

Paysanne brésilienne

Maria Sanchez, résidente d'un bidonville

Je m'appelle Maria Sanchez. Je vis dans une *favéla*, ou une région pauvre, d'une ville de la côte est du Brésil. C'est un bidonville où demeurent près de 120 000 Brésiliens pauvres. Nos maisons sont des cabanes ou des huttes faites de matériaux abandonnés. La ville est construite d'un côté d'une colline; c'est une source de main-d'œuvre peu dispendieuse pour les quartiers avoisinants où vivent les gens riches. Mon mari et moi avons dû quitter l'école en quatrième année. Puisque nous avons peu de connaissances et de compétences, nous occupons des emplois très peu rémunérés, même si nous travaillons de longues heures. Nous ne pouvons pas nous permettre de vivre ailleurs que dans ce bidonville.

Nos deux enfants les plus âgés ont dû quitter l'école à l'âge de 10 ans. Vous pensez peut-être que vous aimeriez aussi pouvoir quitter l'école n'importe quand. Toutefois, ils ont abandonné l'école pour pouvoir gagner de l'argent en fouillant dans les poubelles afin d'y trouver quelque chose à revendre. Nous avons besoin des sommes minimales qu'ils gagnent pour assurer la survie de notre famille. Les jeunes enfants ne sont pas suffisamment âgés pour aider la famille; toutefois, lorsqu'ils atteignent l'âge de 10 ans, ils n'ont pas d'autre choix que de travailler pour survivre.

Pour vivre dans ma communauté, il faut survivre dans des conditions des plus horribles. Les plus pauvres vivent près du sommet de la colline, ce qui signifie qu'ils doivent monter, tous les jours, une longue pente abrupte pour se rendre dans leurs huttes. Seulement quelques-uns ont la chance d'avoir l'électricité et l'eau courante. Les maisons sont très proches les unes des autres. Il n'existe aucun système d'égouts dans la *favéla*; les déchets sont rarement ramassés. L'odeur est terrible, parce que les déchets humains et animaux coulent dans les passages étroits. La présence de poules, de porcs, de chiens et de chats augmente l'odeur qui devient insoutenable. Sauf si nous trouvons de meilleurs emplois et quittons la *favéla*, je n'ai aucun espoir de survie pour ma famille.

L'école publique à laquelle mes enfants allaient et à laquelle ma fille cadette va actuellement est vieille et en très mauvais état. La plupart des enseignants sont, eux-mêmes, peu éduqués. Ils trouvent difficile d'enseigner dans des classes surpeuplées, et ont peu de livres. C'est encore plus difficile pour les enfants d'apprendre dans ces conditions. Mon mari et moi voulons absolument que nos enfants reçoivent une bonne éducation et qu'ils aient une meilleure vie.

Nous faisons de notre mieux pour nourrir nos enfants; toutefois, il est souvent difficile de trouver les aliments sains dont ils ont besoin pour demeurer en santé. Le médecin à la clinique dit que nous ne nourrissons pas adéquatement nos enfants. Ils souffrent de malnutrition, un état très commun chez les enfants de notre *favéla*. Nous n'avons pas d'argent pour acheter les médicaments dont nous avons besoin lorsque nous sommes malades; de plus, nous ne pouvons pas prendre congé pour nous faire soigner. Les cliniques médicales sont débordées, car peu de médecins et d'infirmières sont disponibles. Dans ces cliniques, l'équipement médical est désuet et souvent brisé. Contrairement aux hôpitaux où vont les riches, nos cliniques sont rarement nettoyées.

Je crains pour la sécurité de ma famille. La violence est maintenant très fréquente dans notre *favéla*. Les enfants volent pour aider leur famille. Parce qu'ils sont incapables de prendre soin d'eux, de nombreux parents abandonnent leurs enfants. Quelqu'un m'a dit qu'il y a de sept à huit millions d'enfants abandonnés dans les rues du Brésil! Malgré cela, le pays est incapable ou peu désireux d'aider les plus défavorisés. De nombreux enfants n'ont pas d'abri, et souvent, ils se regroupent pour s'entraider et survivre. Ils volent les touristes et les résidents locaux et, au fil du temps,

deviennent de plus en plus violents. Les drogues sont très présentes; les vendeurs de drogues sont les rois dans notre *favéla*.

Parmi les autres types d'activités criminelles, il y a le vol et le kidnapping pour recevoir des rançons. Nous avons aussi peur des policiers, car ils sont violents lorsqu'ils sont en présence de personnes comme nous. Plusieurs enfants des rues ont été tués par des policiers pour certains crimes, comme le vol à main armée, et certains n'avaient même commis aucun crime. J'ai peur que mes enfants soient blessés ou adoptent un style de vie criminel en pensant que c'est la seule façon de survivre.

Les gens qui habitent dans le quartier riche de la ville se fient à nous, ceux qui vivent dans la *favéla*, pour faire le ménage, le jardinage de leurs résidences et pour prendre soin de leurs enfants ainsi que pour travailler dans les complexes hôteliers luxueux comme femmes de chambre, cuisiniers, chauffeurs et jardiniers. C'est si injuste que les riches vivent dans des maisons magnifiques près de l'océan, alors que les gens plus pauvres sont forcés de quitter la ville pour laisser les endroits de choix aux riches. Je ne peux même pas rêver d'avoir un terrain ici ni d'améliorer ma situation. Mes enfants sont condamnés à vivre la même vie que moi si la situation ne s'améliore pas.

Actuellement, un pour cent des riches propriétaires contrôlent plus de la moitié des terres au Brésil. J'ai entendu dire que le gouvernement permet à certaines personnes, comme moi, d'avoir un terrain non utilisé dans une région de l'Amazonie située dans le nord du Brésil. Des gens se sont réunis à cet endroit-là pour faire de l'agriculture. Ils ont créé leurs propres règles interdisant les drogues, l'alcool et le mauvais comportement, et ont fondé une école. Si je pouvais avoir un terrain, je sais que je pourrais cultiver la terre et élever suffisamment d'animaux pour nourrir convenablement ma famille. Notre qualité de vie serait tellement meilleure.

Il y a aussi d'autres emplois dans la région de l'Amazonie. L'industrie forestière a besoin de main-d'œuvre pour couper les arbres. La coupe des arbres permet aux agriculteurs de planter de la canne à sucre, et aux exploitants de ranch d'élever du bétail. Ces deux industries fournissent des emplois. De plus, on trouve du minerai de fer dans cette région. De nombreux travailleurs seront nécessaires pour exploiter le minerai. Mon mari et moi sommes prêts à travailler dur pour accomplir ces tâches.

Les gens qui, comme nous, vivent dans la *favéla* ont de la difficulté à survivre. Songez à ma famille. N'avons-nous pas le droit de respirer de l'air pur et de manger des aliments sains? Devons-nous craindre, tous les jours, pour notre sécurité et notre bien-être? Ne devrais-je pas avoir le droit d'être rémunérée convenablement pour le travail que j'accomplis? Mes enfants n'ont-ils pas le droit de recevoir une éducation qui les aidera à avoir une vie convenable? Ma famille doit déménager dans la région de la forêt tropicale pour pouvoir avoir une terre et obtenir un bon salaire. Nous devons continuer d'espérer qu'un jour, nous vivrons dans l'Amazonie, sans tenir compte de ce que les étrangers peuvent penser.

Adapté de Don Northey, Jan Nicol et Roland Case (dir.), *Brazilian Rain Forest*, Vancouver (C.-B.), The Critical Thinking Consortium, 2002 avec la permission du Critical Thinking Consortium, à l'intention des enseignants de l'Alberta.